

FAWWAZ TRABOULSI

# Soie et fer

Du Mont-Liban au canal de Suez

*récit historique traduit de l'arabe (Liban)  
par Marianne Babut et Nathalie Bontemps*

Sindbad/ACTES SUD  
L'ORIENT DES LIVRES



## SOMMAIRE

<i>Note des traductrices</i> .....	9
I. Prophéties.....	13
II. Hérésies en tout genre.....	47
III. L'art de percer et d'endiguer.....	71
IV. De fer et de soie.....	85
V. Orientalisation – occidentalisation.....	125
VI. La révolte populaire.....	163
VII. Les événements des années 1860.....	177
VIII. La transaction.....	197
IX. La confluence des deux mers.....	217
X. Épilogues.....	227
<i>Bibliographie</i> .....	241
<i>Remerciements</i> .....	245



## NOTE DES TRADUCTRICES

Les chroniques qu'on va lire, tour à tour sérieuses ou fantasques, évoquent librement un siècle d'histoire entre les deux rives de la Méditerranée. Révolutions et luttes sociales au Nord comme au Sud, colonisation et résistance, essor du capitalisme, le lecteur ne cesse de se déplacer au gré des événements. Ceux-ci sont racontés à travers un enchevêtrement d'histoires individuelles de personnalités qui, totalement inconnues ou mondialement célèbres, redeviennent ici de chair et de sang. Fort d'une longue familiarité avec ses personnages, l'auteur leur donnera parfois des surnoms, et comme c'est le cas avec "Le Rêve du Maître" ou la lettre de Louise Brunet à sa sœur, il leur prêtera parfois un rêve, un propos fictionnels. On sera souvent placés devant des paroles rapportées. Il s'agira tantôt de citations réelles qui, selon l'identité du personnage, seront traduites de l'arabe ou bien retrouvées dans leur original français. Ailleurs ces citations s'apparentent plutôt à des traces, refondues dans la mémoire de l'auteur. On naviguera dans cette intertextualité qui, pour reprendre la métaphore textile, donnera un texte cousu de mille tissus.



*À Nawal et Jana.  
À la mémoire d'Edward Said.*



# I

## PROPHÉTIES

### SCÈNE PASTORALE

Elle se réveille en sursaut, après s'être assoupie malgré elle. Sa brebis paît à ses côtés, en cette radieuse journée de mai, sous un ciel d'un bleu limpide comme la surface de la mer. Elle réalise qu'elle a, une fois encore, succombé à la somnolence.

— Sainte Croix ! s'écrie-t-elle en se signant.

Une fois. Deux fois. Trois fois.

C'est d'abord comme un gratouillement le long de tout son corps. Un frisson qui l'effleure, puis s'empare de son corps et glisse bientôt dans le creux de son nombril avant de remonter le long de son ventre laiteux. Elle y glisse une main, et aussitôt tressaille. Comme pour sortir d'un rêve, elle secoue la tête et laisse échapper un deuxième cri :

— Ils ont éclos ! Ils ont éclos !

Elle déboutonne à la hâte son chemisier et plonge son regard dans l'encolure. À travers les fibres du sachet en gaze accroché à son cou, elle aperçoit les petits vers blancs qui ondulent. Elle réprime le désir impétueux de se masser la poitrine afin que dure cet obscur plaisir, ou qu'au contraire il s'éteigne.

L'espace d'un instant, une vision de la messe lui apparaît. Tous les habitants du village sont là, une boîte métallique à la main.

Chacun vient déposer la sienne sur l'autel. Le prêtre Yohanna formule une prière à l'intention des coffrets et, concluant la cérémonie, les éclabousse d'eau bénite pour les placer sous la protection de la Sainte Vierge.

Elle reboutonne son chemisier et exécute à nouveau le signe de croix, trois fois. Puis elle ferme son poing droit, place le pouce au-dessus, le porte à la bouche et en embrasse l'extrémité, sur l'ongle, avant de tendre le bras au plus loin de ses lèvres :

— Amen. Veille sur moi, ô Marie Mère de Dieu.

Elle reprend prestement le chemin de chez elle, en tirant sa brebis. Avant d'entrer, elle glane quelques branches du grand mûrier dressé devant la maison. Une fois à l'intérieur, elle se dirige vers l'étagère où est posé le plateau en roseau tressé. Elle retire aux branches leurs plus grandes feuilles et les essuie à la main, une à une, afin d'en résorber l'humidité. La veille, la nuit a produit de la rosée. Or la rosée est nocive. Elle dénoue de son cou le sachet, l'ouvre, en vide le contenu sur les feuilles et contemple les vers minuscules qui se tortillent dessus.

Au Mont-Liban, la saison de la soie vient de commencer.

## 1806 – SUR LA CÔTE ESPAGNOLE

L'officier britannique gît sur la plage. Ses cheveux noirs sont ébouriffés, ses yeux en amande, hagards, et une profonde entaille lui déchire le flanc. Dans un dernier râle, il balbutie : "Esther. Esther. Transmets mes salutations à Esther."

L'officier n'est pourtant pas un "esthérique", et encore moins le premier gradé venu. Il s'agit de Sir John Moore, décoré de l'ordre du Bain pour sa bravoure au cours des batailles menées par la Grande-Bretagne contre Bonaparte, en Égypte et en Italie. Il est ici en Espagne, à la tête de l'armée britannique qui soutient l'insurrection espagnole contre l'occupation française. Mais, malgré le courage de ses troupes, il doit bientôt battre en retraite devant la progression de l'armée napoléonienne. Alors qu'il tente

de protéger l'évacuation de ses soldats, Sir John est touché et s'effondre. La plupart de ses hommes parviennent à s'enfuir par la mer et à rejoindre leur pays. Lui restera trois heures à l'agonie, à murmurer "Esther, Esther", tout en pressant le frère de l'intéressée de lui transmettre ses salutations. Puis il rendra l'âme.

#### 1806 – LONDRES : ESTHER ET L'ONCLE

L'officier n'était pas un officier quelconque, ni Esther une quelconque Esther. La jeune aristocrate de trente printemps est la fille de Lord Charles, troisième *Earl* parmi les comtes de la noble famille Stanhope. À vingt-sept ans, Esther perd son père, cet homme qui, en rébellion contre sa classe, a détruit les armoiries familiales et dilapidé sa fortune pour soutenir la Révolution française de 1789. Un an après son décès, la situation de la jeune aristocrate désargentée change du tout au tout. Elle devient officiellement l'hôte de Sir William Pitt II, son oncle maternel qui, entre 1789 et 1793, exerce son premier mandat de Premier ministre. Elle emménage chez lui dans le château de Walmer.

Accomplissant à merveille sa tâche d'hôte élégante et raffinée dans la demeure de son oncle, Esther conquiert les cœurs de la noblesse anglaise. Elle se fait connaître comme cavalière talentueuse et habile dresseuse de chevaux. Elle fascine les hommes. Non qu'elle soit belle selon les critères ordinaires, mais elle est élancée, majestueuse. Sa peau d'un blanc d'albâtre rend difficile de distinguer le collier de perles sur son long cou gracieux. Seul le pourpre vif de ses lèvres fait contraste. Outre sa force de volonté et d'indépendance, Esther a également le mot plaisant, fin et plein d'esprit.

Qui ne connaît pas William Pitt ne connaît rien de la Grande-Bretagne ni de son vaste empire, sur lequel le soleil ne se couche jamais. Il entre sur la scène politique en tant que ministre des Finances, affilié au Parti libéral. Il devient le premier dirigeant britannique à appliquer la théorie d'Adam Smith sur le libre-échange.

Plus important encore, il est l'un des bâtisseurs de l'empire colonial, celui qui réduit les prérogatives de la Compagnie des Indes orientales au profit de la Couronne britannique. Mais l'histoire de cet homme audacieux, qui a contribué de façon déterminante à l'unification de la Grande-Bretagne en plaçant l'Écosse et l'Irlande dans son giron, ne s'arrête pas là. Il est également celui qui saura tirer profit de la folie du roi George III, en renforçant les attributs constitutionnels du Premier ministre. Il occupe d'ailleurs cette fonction au cours de l'une des pires périodes de l'histoire du royaume, dont l'indépendance est alors menacée – ainsi que la Couronne elle-même et l'ensemble de ses traditions – par la révolte des roturiers républicains qui sévit en France.

Au début de la Révolution, Pitt adopte une position neutre, en libéral qui n'a pas beaucoup d'estime pour la monarchie française. Mais les choses prennent une tout autre tournure lorsque les insurgés parisiens se piquent de diffuser leur révolution à l'ensemble du continent européen. Il s'empresse alors de déclarer la rupture des relations avec les Français. Désormais, le jeune Premier ministre consacre tous ses efforts à endiguer l'influence de la Révolution sur l'île, et à assurer à son pays le commandement de l'alliance des États européens ligués contre la France révolutionnaire.

Pitt mise sur la consolidation de ses forces navales, qu'il considère comme le meilleur atout militaire de la Grande-Bretagne pour l'emporter sur son rival de l'autre côté du Canal anglais, que les Français appellent "la Manche". Le jeune Premier ministre remporte son pari haut la main. Sa vie politique et militaire se voit couronnée d'une victoire légendaire, obtenue à Trafalgar par l'amiral Nelson contre les flottes française et espagnole réunies. À compter de ce jour, la flotte britannique régnera sans partage sur les mers. Cette hégémonie maritime est d'ailleurs chantée dans l'hymne : "Règne, Grande-Bretagne, règne sur les flots!"

Le sort veut que le vainqueur de Bonaparte ait peu de temps à vivre pour savourer son triomphe. Pitt meurt quelques mois plus tard, à quarante-sept ans à peine, en pleine force de l'âge et

en pleine ascension. Nous sommes alors en 1806. Il est emporté par un mal étrange, devant lequel les plus éminents médecins du royaume restent interdits. Notre patient n'assimile plus aucun aliment, ne garde rien dans l'estomac ni dans les intestins. Il se consume et meurt. Dans son testament, il demande qu'une modeste pension soit allouée à sa nièce, qui lui permette de vivre. Le Parlement accepte et verse 1 200 livres sterling à Esther, ce qui représente un montant tout à fait respectable pour l'époque.

#### LONDRES : LA PROPHÉTIE

Au cours du mandat de son oncle, un événement vient bouleverser la vie d'Esther. Dans les cercles veloutés de la société londonienne, un dénommé Brothers s'est forgé une aura de devin. Sur le trajet qui le ramène à Londres après son service comme sous-lieutenant dans la marine britannique, notre homme est pris d'hallucinations : des visions et des voix l'informent qu'il est un envoyé de Dieu tout-puissant. Devenu la coqueluche des dames de l'aristocratie, il ne tarde pas à se faire arrêter pour imposture et charlatanerie. Et comme il connaît de nombreux secrets du royaume susceptibles d'exposer la classe dirigeante à maints scandales, Pitt décide de mener lui-même l'interrogatoire. Au cours de celui-ci, Brothers insiste pour rencontrer au plus vite sa nièce Esther, à qui il doit délivrer un message de la plus haute importance. Décontenancé, Pitt ne l'envoie pas en prison, mais à l'asile d'aliénés.

Quand Esther se rend au chevet de Brothers, ce dernier lui annonce l'avènement d'un jour où, parée de soleil, elle régnera sur plusieurs peuples. Puis, après sept années passées dans le désert, elle deviendra la Reine des Juifs. Il conclut ses révélations sur cette énigmatique question :

— Penses-tu devenir la femme du Christ?

Si l'idée du désert et de régner sur les Juifs la séduit, elle ne saisit pas le sens de la question et demande :

— Le Christ a-t-il une femme?

— À chaque homme, madame, une femme qui l'attend...

Sa réponse ne fait qu'ajouter au mystère de la prophétie.

Séance tenante, Esther se retire afin de se préparer à régner sur le désert. Après qu'on lui a conté l'histoire de Zénobie, elle se documente davantage sur la reine de Palmyre et, s'identifiant totalement à elle, se promet d'en rétablir un jour le royaume.

À l'époque où meurt son oncle, Esther souffre toujours de sa séparation avec Lord Granville Leveson-Gower. Il faut dire que ce n'était pas une simple affaire : Granville avait déjà comme amante une aristocrate mariée, à qui il avait fait deux enfants illégitimes. Sa relation avec Esther, par conséquent, ne pouvait pas durer longtemps. Là-dessus, Granville demande à être nommé consul à Saint-Pétersbourg et quitte l'Angleterre. Un bruit court : Lady Esther aurait tenté de se suicider... C'est pourquoi le tout-Londres est surpris d'apprendre ses fiançailles avec William Noel-Hill, un membre de la Chambre des communes. Mais leur union est rompue aussi vite qu'elle a été conclue. La raison ? La Lady est tombée amoureuse du bel et vaillant officier Sir John Moore.

Son histoire avec Moore sera semblable aux précédentes : brève et intermittente. Quelques mois après leur rencontre, l'officier s'en va faire la guerre en Espagne avec Charles, le frère d'Esther, comme bras droit. Lors de son départ, elle lui confie une de ses bagues.

Pour elle, la tragédie de son amant sera double, car Charles meurt lui aussi au cours de la campagne espagnole. Apprenant la mort de Moore, elle supplie : "Jésus, mon aimé ! Emporte-moi ! Emporte-moi à sa place ! Prends-moi avec lui ! Je ne peux pas vivre sans lui !"

Elle conservera son gant couvert de sang jusqu'à la fin de ses jours.

Après cette disparition, Esther prend son destin en main et décide de partir vers l'Est. "J'ai l'Orient dans les veines", dira-t-elle.

Elle a alors trente-trois ans, l'âge du Christ quand il fut crucifié.

## MARS 1810 – EN ROUTE VERS L'ORIENT

Lady Esther quitte son île natale depuis le port de Portsmouth en direction de l'Est. Dans son périple, elle est accompagnée par le docteur Meryon, son médecin particulier, ainsi que par sa femme de chambre Miss Williams, qui servait auparavant au château de son oncle. La petite délégation reste deux semaines à Gibraltar, avant de poursuivre vers l'Italie. En Sicile, ils sont rejoints par Michael Bruce, un jeune Britannique de vingt ans qui devient bientôt l'amant officiel d'Esther, suscitant la jalousie du docteur qui se serait bien vu dans le rôle.

En Italie puis en Grèce, Esther retrouve des amis d'Angleterre, avec qui elle partage la même révolte de classe et la même lubie romantique pour l'Orient. L'un d'eux est le poète Percy Shelley, exilé en Italie. Son baronnet de père l'a en effet renié car il est ouvertement athée et a appelé à l'insurrection en Irlande contre la Couronne britannique. Shelley rêve d'une révolte en Orient qui viendrait libérer l'humanité, et consacre à cet effet un recueil de poèmes publié en 1817, sous le titre *La Révolte de l'islam. Une vision pour le XIX<sup>e</sup> siècle*. Précisons que ce poème en douze *cantos*, qui élabore la fiction d'un soulèvement pacifique contre le pouvoir ottoman, ne traite à aucun moment de l'islam. C'est la religion en général qu'attaque ce livre qui entend convertir à l'athéisme. Le poète a d'ailleurs débuté son œuvre littéraire par un ouvrage intitulé *De la nécessité de l'athéisme*, rédigé alors qu'il était encore étudiant à Cambridge et qui lui valut d'être exclu de l'université.

Shelley s'exile en Italie avec Mary Wollstonecraft Godwin qui, âgée d'à peine dix-huit ans, embarque avec elle sa quasi-sœur de quinze ans, Jane Claire Clairmont. Mary est la fille de Williams Godwin, un philosophe et politicien athée dont Shelley est partisan. Les deux amants se rencontrent à l'occasion des visites régulières de Shelley au domicile familial de Mary. Ils s'enfuient ensemble, alors que l'épouse de Shelley attend un enfant. Certaines langues déliées raconteront que Percy, Mary et Claire vivent une passion charnelle à trois.

Alors que le bateau d'Esther aborde le port d'Athènes, un homme se jette à l'eau pour rejoindre l'embarcation à la nage. Il s'agit de Lord Byron, son ami poète, qui la décrira comme "la plus exceptionnelle des femmes". Le noble et boiteux Byron est passionné par tout ce qui est hellénique – tout particulièrement les éphèbes – et c'est en compagnie du jeune et séduisant Italien Nicolo qu'il vient accueillir Esther.

L'histoire de Byron est semblable à celle de son ami Shelley, elle-même similaire à celle de son amie Esther : celle d'un aristocrate en rébellion contre son milieu. À l'âge de dix ans, il hérite du titre de lord quand décède son grand-oncle. Admis à la Chambre des lords, il provoque scandale sur scandale, au nombre desquels sa défense des luddites, ces ouvriers et artisans hostiles à l'industrialisation, qui s'appliquent à saboter les machines. Tout comme Shelley et Esther, Byron se lasse rapidement de sa vie de privilèges. Il déserte son siège et prend le chemin de l'Orient où il vivra entre la Turquie et la Grèce, ainsi qu'un temps en Italie auprès de Shelley.

Esther arrive en terre ottomane. Istanbul l'envoûte au point qu'elle choisit de s'y établir et loue une maison sur les rives du Bosphore. Là-bas, elle s'emploie à gagner l'amitié du consul de France, en vue d'obtenir un visa pour Paris. C'est qu'elle a en tête un plan démoniaque. Elle compte infiltrer le cercle amical de Bonaparte afin d'étudier sa personnalité et les plus intimes ressorts de sa pensée. Cela fait, elle retournerait en Angleterre pour mettre les informations récoltées au service d'une offensive qui renverserait l'empereur français. Mais, ayant percé à jour ce dessein, le consul britannique en poste à Istanbul le fait échouer. La Lady n'a plus qu'à se rabattre sur son projet oriental.

## 1810 – LE CHEMIN DE DAMAS

Après deux mois en mer, Esther fait escale à Alexandrie. Durant la traversée, son navire a percuté un rocher au large de Rhodes,

et c'est un miracle si les passagers s'en sont sortis. La Lady et sa petite cour ont dû attendre des semaines, dans un moulin infesté de rats, qu'un nouveau bateau leur arrive d'Athènes.

À Alexandrie, la jeune femme a l'honneur de rencontrer Muhammad Ali Pacha, le vice-roi d'Égypte. Impressionnée par ses réalisations, elle lui rend visite à plusieurs reprises. Preuve de leur admiration réciproque, le pacha lui offre deux authentiques pursang arabes. Esther se rend ensuite en Palestine, à Jaffa d'abord puis à Jérusalem, où le gouverneur lui réserve une rare faveur. Il ordonne de faire ouvrir, à titre exceptionnel, le tombeau du Christ afin que la Lady anglaise le visite. En remontant vers le nord, elle fait escale à Acre, où elle est accueillie, avec pareille hospitalité, par Sulayman Pacha qui lui offre pour sa part un étalon cendré. Il est à noter que Sulayman est le ministre du redoutable wali d'Acre, Ahmad Pacha al-Jazzâr, alias "le Boucher". Furieux de son échec à prélever les taxes requises, le wali jettera Sulayman dans un four et ne l'en sortira qu'à moitié brûlé.

Au départ d'Acre, notre caravane se dirige vers le Mont-Liban, poussée par l'entêtement d'Esther à découvrir le monothéisme druze. Arrivés à Saïda, ils descendent au khan Al-Franj, le "caravansérail des Francs". Quelques heures suffiront pour que la dame anglaise se dérobe aux regards, derrière un accoutrement masculin. Désormais, elle s'habille comme les hommes orientaux, se coiffe comme eux, fume le narguilé et profère des insultes de chamelier en anglais, en arabe et en turc. Elle reçoit une invitation de la part de l'émir Bachir Chihab II, le prince régnant sur le Mont-Liban et chef des Druzes – bien qu'il se soit converti au christianisme. Le docteur Meryon la met en garde : l'homme est célèbre pour sa violence. On le surnomme "l'Émir rouge", en raison de son goût pour le sang. On raconte qu'il a crevé les yeux de ses trois neveux et étranglé son intendant chrétien... Digressant quelque peu, Meryon ajoute : "Mais bon, il s'agit là de choses courantes dans cette région du monde." Sans accorder la moindre attention aux réticences de son médecin, la Lady accepte l'invitation.

La caravane envoyée par l'Émir rouge pour escorter Esther jusqu'à son palais de Beiteddine comporte douze chameaux, vingt-cinq mules, huit chevaux et sept soldats de sa garde personnelle. Il reçoit la délégation de la Dame en grande pompe, lui offre un cheval et égorge des moutons en son honneur. Les habitants de la montagne sont connus pour écorcher vives leurs bêtes, puis en manger la viande crue. Séduite par cette coutume, notre aristocrate l'adoptera. Après avoir été reçue par l'émir, la Lady est invitée au palais de Moukhtara par le cheikh Bachir Joumblatt, l'un des plus influents dignitaires druzes et le plus fortuné. Elle se rend ensuite dans la contrée de Deir al-Qamar, où elle admire l'abondance et l'excellence des productions de soie et de coton. Elle fait le tour des ateliers de cardage, de filature et de couture, où les plus somptueuses étoles arabes lui sont présentées. Elle visite également les fabriques de savon.

Tandis qu'elle se trouve toujours au Mont-Liban, on lui déconseille de gagner Damas, menacée par des tribus venues des déserts de la péninsule, qui adhèrent à la sévère doctrine sunnite dite "wahhabite". Faisant fi des mises en garde, Esther envoie au wali de Damas une demande d'autorisation pour lui rendre visite, et obtient son approbation immédiate.

Marchant dans les pas de saint Paul, elle voyage pendant le mois de ramadan. Son entrée dans Damas provoque trouble et fracas : tête nue, et à cheval ! À l'encontre de ce que la coutume exige des femmes, elle refuse de se couvrir d'un voile. Les Damas-cènes sortis de chez eux pour assister au spectacle se disent qu'une femme étrangère, tête nue qui plus est, et qui défie ainsi l'interdit fait aux chrétiens de pénétrer la ville à cheval, ne peut être qu'une démente. Tous restent médusés devant son passage, et nombreux sont ceux qui détournent le regard. Imperturbable, elle poursuit tranquillement son chemin vers le quartier chrétien. Du haut de sa superbe, elle salue la foule d'une inclinaison de la tête.